LES NORMANDS

ET LA

DÉCOUVERTE DE L'AMÉRIQUE AU X[e] SIÈCLE

Contribution à l'étude des relations qui ont existé entre l'Europe et les continents transatlantiques avant Christophe Colomb.

Publiée à l'occasion du " MILLÉNAIRE de la NORMANDIE " " 911-1911 "

PAR

A. SCHALCK DE LA FAVERIE

Bibliothécaire à la Bibliothèque nationale

PARIS

LIBRAIRIE GÉNÉRALE ET INTERNATIONALE

G. FICKER

6, RUE DE SAVOIE, 6

—

1912

To the "Review of historical Publications
Relating to Canada"

Hommage de l'auteur

Schalck de la Faverie

Les Normands et la Découverte de l'Amérique au Xe Siècle

LES NORMANDS

ET LA

DÉCOUVERTE DE L'AMÉRIQUE AU Xe SIÈCLE

Contribution à l'étude des relations qui ont existé entre l'Europe et les continents transatlantiques avant Christophe Colomb.

Publiée à l'occasion du " MILLÉNAIRE de la NORMANDIE "
" 911-1911 "

PAR

A. SCHALCK DE LA FAVERIE

Bibliothécaire à la Bibliothèque nationale

PARIS

LIBRAIRIE GÉNÉRALE ET INTERNATIONALE

G. FICKER

6, RUE DE SAVOIE, 6

1912



Le continent qui s'étend à l'ouest de l'Atlantique a certainement été visité, exploré, civilisé, bien avant l'époque où Christophe Colomb en prit possession au nom de la monarchie espagnole. Sans entrer dans le détail du récit mythique qui, sur la foi de Platon, conclut à l'existence d'une grande île, l'*Atlantide*, immense continent formant comme une étape vers l'autre continent appelé, plus tard, *Amérique*, on peut admettre que, dans les temps les plus reculés, des communications ont existé entre l'ancien

monde et le nouveau monde ; mais il est impossible de déterminer celui des deux mondes auquel appartient le plus légitimement l'épithète dont on l'accompagne généralement.

Ancien ?... Nouveau ?...

L'histoire ne pourra probablement pas établir la priorité des âges pour des peuples dont les civilisations, soumises à des vicissitudes si diverses, ont, sans doute, parcouru, en sens opposé, le cycle qui a pour termes extrêmes ces conceptions : jeunesse, vieillesse, progrès, décadence.

Pour les chercheurs qui accordent quelque crédit aux fantaisies géographiques de l'antiquité grecque (1), des raisons quasi scientifiques s'imposent de croire à la réalité de l'Atlantide. La géologie, cette science moderne, nous apprend, en effet, à quels bouleversements profonds a été soumise l'écorce terrestre, bouleversements qui, modifiant de fond en comble les conditions d'existence, de climat, de structure, ont transformé des champs de glace en champs de blé, des océans en continents et des continents en océans. Quoi d'étonnant que, dans ces conditions et sous l'influence d'un cataclysme inéluctable, la plus grande partie d'un continent ait été engloutie, ne laissant subsister que quelques ruines éparses dont les sommets, émergeant çà et là, ont formé les archipels de l'océan Atlantique — Canaries, Açores, îles du Cap-Vert

(1) Gaffarel, *Etude sur les rapports de l'Amérique et de l'Ancien continent avant Christophe Colomb.*

et Madère — dont les débris, amoncelés encore de nos jours, alourdissent les eaux vaseuses de la mer des Sargasses (1)?

Les savants qui ont admis cette hypothèse doivent admettre aussi que l'Atlantide fameuse, légendaire ou réelle, a constitué un centre d'action d'où rayonna une civilisation ayant essaimé des colonies à l'est et à l'ouest, en Europe, en Afrique et en Amérique. D'après eux, les descendants des Atlantes se retrouveraient encore chez les Guanches, des Canaries, faibles et derniers rejetons d'une nation qui, un jour, fut la souche originelle des peuples américains, des peuplades, du moins, qui se sont établies dans les vastes étendues dont le nom même s'était perdu et auxquelles, on ne sait trop pourquoi, on a donné celui d'Améric Vespuce (2).

De ces mêmes Atlantes descendraient aussi les Égyptiens, les Berbères, les Étrusques et les Ibères, car tous ces peuples présentent entre eux de grandes ressemblances au point de vue de la conformation physique, des usages, des religions et des langues. A moins d'affirmer que les races les plus éloignées les unes des autres, les plus disparates à première vue, esquissent toutes le même geste au début, comme les enfants qui sont astreints aux mêmes nécessités, aux mêmes

(1) Marquis de Nadaillac, *L'Atlantide et les oscillations de l'écorce terrestre*, Paris, 1882.

(2) A. Schalck de la Faverie, *La première carte contenant le nom d'Amérique.*

croyances, aux mêmes frayeurs, et s'amusent des mêmes joujoux, nous nous trouvons en présence d'un problème historique qui ne sera sans doute jamais résolu : la disparition d'un immense continent, d'une civilisation entière, prodigieux anéantissement dont le secret gît au fond des mers, ballotté par les flots, éternellement dispersé par les vents...,

Admirable sujet à inspirer un poème épique (1).

Si, de ce récit préhistorique, « que firent à Solon les prêtres de Saïs, en ajoutant que ces événements avaient eu lieu neuf mille ans avant sa venue en Egypte (2) », nous passons à l'antiquité mieux connue et au moyen âge catholique, la question de savoir si l'Europe a eu des relations avec l'Amérique ne saurait être élucidée davantage (3).

(1) *L'Atlantide*, poème catalan de Don Jacinto Verdaguer, trad. franç. de Justin Pépratx, Montpellier, 1892.

(2) Marquis de Nadaillac, *op. cit.*

(3) L'Académie des Sciences, dans une de ses récentes séances, s'est ccupée de cette question. Un savant naturaliste, M. Germain, a cherché à élucider ce passionnant problème en étudiant non seulement la faune et la flore vivantes des îles du Cap-Vert et des Canaries, mais surtout la flore et la faune fossiles de cet archipel qui émerge de l'océan.

Ces fossiles n'ont pu être importés de Mauritanie ou d'Amérique, comme les animaux ou les plantes qui vivent aujourd'hui dans les îles.

M. Edmond Perrier, qui présenta la note de M. Germain, a fait remarquer que les fossiles trouvés aux Canaries sont absolument semblables aux fossiles trouvés en Mauritanie et sur les côtes américaines. Un lien a donc existé entre les deux continents.

Il y a bien lieu de supposer que ces relations ont existé et que les Israélites, par exemple, dans leur activité mercantile, ont été poussés jusque sur les rives des pays qu'on pressentait au delà de l'Atlantique. Quelques auteurs (1) vont même jusqu'à placer en Amérique la célèbre Ophir, vers laquelle Salomon envoya une flotte, mais ce n'est là encore qu'une hypothèse, à l'appui de laquelle ne sauraient être invoquées les ressemblances constatées entre les traditions, les coutumes, les langues et surtout les types juif et américain (2).

Les Phéniciens furent le peuple navigateur par excellence de l'antiquité. Le génie du commerce les poussa dans toutes les directions, au delà des limites du monde connu. La haine des Romains a anéanti les documents officiels qui auraient pu nous renseigner sur les détails de leur histoire. Mais il est certain qu'ayant dépassé les colonnes d'Hercule, ils connurent les Açores et, plus loin encore, dans la direction de l'ouest, au-delà de la mer des Sargasses, une autre île d'une grande fertilité, décrite par Aristote et par Diodore, un continent,

A l'île San-Thomé, M. Germain a trouvé des bandes de coraux identiques à des bandes de madrépores de la Floride.

— L'Atlantide a dû disparaître, dit M. Edmond Perrier, à la fin de la période tertiaire. Un premier effondrement a dû se produire entre l'Amérique et l'archipel existant de nos jours. Un deuxième aura séparé la Mauritanie des îles du Cap-Vert.

(1) Montanus, *Antiquités judaïques.*

(2) Montesinos, *Mémoires historiques sur l'ancien Pérou.*

enfin, qu'ils auraient colonisé et exploité au point de vue commercial, et dans lequel, en cas de malheur, ils auraient trouvé un refuge superbe : ce serait l'Amérique.

Les Grecs et les Romains ne tirèrent aucun profit immédiat et pratique des connaissances géographiques de leur temps. Ils connurent, sans doute, dans l'Atlantique, les îles Canaries, mais ils ne se risquèrent pas plus loin vers l'ouest, malgré les conclusions qu'on voudrait tirer du voyage d'Euphemos de Carie qui serait allé jusqu'aux Antilles, malgré certaines conjectures d'un caractère plus scientifique qui se rapportent à l'existence d'un continent transatlantique et à la communication de l'Atlantique avec la mer des Indes.

« L'idée de l'existence probable de quelque autre masse de terre (1), séparée de celle que nous habitons par une vaste étendue de mer, devait se présenter dès les temps les plus reculés. Il paraît si naturel à l'homme de rêver quelque chose au delà de l'horizon océanique, que, même à l'époque où la terre était considérée comme une surface plane ou légèrement concave, on pouvait croire qu'au delà de la ceinture de l'Océan homérique il y avait quelque habitation des hommes, une autre οἰκουμένη, le lokaloka des mythes indiens. »

Cette idée vague et inconsistante, flotte, plus ou moins réelle, dans l'imagination des hommes du moyen âge. Mais, durant cette période où l'autorité des Pères de l'Eglise et des

(1) Humboldt, *Géographie américaine*, p. 144.

Saintes Ecritures a remplacé les conceptions peu scientifiques de l'antiquité, les légendes chrétiennes ont aussi supprimé les fantaisies des mythologies païennes. Le souci de l'Enfer s'était emparé des âmes. On cherchait l'emplacement du Paradis terrestre, ce berceau de l'humanité, et on le plaçait, généralement, dans la direction de l'ouest. C'est dans cette direction que saint Brandan fit ses fameux voyages à la découverte d'îles problématiques qui n'ont, sans doute, jamais existé et qui donnent une apparence si bizarre à la cartographie du moyen âge. Dans le nombre, citons cette Antilia dont le nom seul est resté à l'archipel de la mer du Mexique. Toutes constituent comme les premières lignes, comme les contours maladroits d'une esquisse de la carte du monde qui sera achevée plus tard : mirage se rapportant à l'existence plus ou moins prouvée, certaine peut-être, oubliée depuis, de continents entrevus un instant en pleine Atlantique et qui ne sauraient être que l'Amérique.

Tous ces essais, tous ces rêves, toutes ces prophéties même qui, comme celle de Sénèque, furent remarquées par Colomb, ne sont basés que sur des hypothèses, des récits fabuleux ou des contes fantastiques. Dans l'antiquité, au moyen âge, des explorateurs, des voyageurs isolés ont-ils débarqué en Amérique? Il est permis de le croire, mais aucun document officiel ne permet de l'affirmer.

Avec les Normands, nous sortons de la légende pour entrer dans l'histoire.

Au xe siècle, les Normands ont fondé des colonies dans un pays qui n'est autre que le nord de l'Amérique, le long de la côte des Etats-Unis actuels, et peut-être même plus au sud. Les *Sagas* scandinaves en ont conservé le souvenir et c'est un titre de gloire pour la race — notre race — qu'il nous paraît légitime de rappeler, au moment où l'on fête le millénaire de la fondation du duché de Normandie.

*
* *

Il était nécessaire d'insister sur l'influence exercée par la légende de l'Atlantide, l'île intermédiaire, si bien placée pour faciliter les relations entre l'Europe et l'Amérique. Si l'on pouvait prouver son existence d'une façon absolue, l'exploration du continent qui s'étendait encore plus à l'ouest, en serait une conséquence logique. Pour atteindre ce continent, les Normands, nos ancêtres, trouvèrent sur leur route maritime, non pas une île immense, mais une serie d'îles de dimensions moindres dont les conquêtes successives constituèrent autant d'étapes. Ces conquêtes répondaient, d'ailleurs, à leur tempérament belliqueux, à leurs talents de matelots, aux nécessités d'une vie réduite, dans la mère patrie, à la portion congrue et qui exigeait l'exode périodique des forces jeunes de la nation.

Les Normands, qui habitaient la Norvège, encombraient, le plus souvent, une terre pauvre dont les rivages déchiquetés étaient baignés par une mer poissonneuse. La mer leur

offrant plus de ressources que la terre, quoi d'étonnant qu'ils se soient lancés sur ses flots, attirés par l'appât du gain, soutenus par le culte de la force brutale, attirés aussi, au gré de leurs navires qu'ils avaient de bonne heure appris à manier avec dextérité, par l'inconnu mystérieux s'étendant à perte de vue sur la plaine liquide offerte à l'activité inlassable de leur caractère entreprenant et vagabond.

« En Norvège, dit Depping, les fleuves roulent sur un sol magnétique, provenant des détritus des roches oxydulées et les hommes y boivent, pour ainsi dire, le fer avec les eaux, ce qui doit influer sur l'énergie de leur caractère. »

Ces traits essentiels d'une race, se retrouvent, à un degré remarquable, dans toutes les entreprises, dans toutes les aventures, dans toutes les conquêtes qui menèrent les Normands du nord au midi, de l'est à l'ouest, en Russie, sur le Bosphore, en Italie, partout où il y avait de grands coups à donner, de grands profits à réaliser.

L'exode en masse qui dispersa ainsi les Normands au IXe siècle, ne fut pas seulement occasionné par le besoin immense de gagner plus de richesses. Si la plupart de ces hommes étaient des pirates au poil roux, décidés à mettre leur lourde main sur tout ce qui se trouvait à sa portée, quelques chefs étaient mus par une plus noble inspiration : l'amour de la liberté.

En 885, Harald Haar (aux beaux cheveux) faisant peser sur la Norvège un despotisme insupportable, beaucoup de familles

nobles s'expatrièrent et vinrent demander à l'Islande l'indépendance perdue dans leur pays. Ils y fondèrent une république qui facilita l'éclosion d'une civilisation, aux confins du Nord, répondant, un instant, au génie puissant de ces peuples septentrionaux. D'ailleurs, la situation géographique de l'Islande sembla donner satisfaction aux deux moteurs qui se sont toujours disputé l'âme normande : la réalité positive et le besoin d'idéal.

Ce que l'un a de trop âpre est souvent adouci par ce que l'autre contient de rêve.

Si, des rivages de l'Islande, « ce pays perdu aux extrémités du monde, cette île formée de lave, de glace, de neige et de soufre, de cratères et de glaciers (1) », on pouvait facilement s'embarquer pour de grandes aventures, un certain goût pour la poésie poussait ceux qui restaient au logis à chanter ces mêmes aventures et à en transmettre la tradition aux âges futurs.

Ces traditions, fidèlement répétées de bouche en bouche, composèrent, plus tard, les livres des *Eddas* et des *Sagas*, les sources les plus précieuses où puiser quand il s'agit de donner quelques détails authentiques sur ce grand événement : la découverte de l'Amérique par les Normands au x[e] siècle. L'île d'Islande devint ainsi, après les Orcades et les Féroë, une étape devant conduire les intrépides marins du Nord vers

(1) Humboldt, *Cosmos*, trad. Galinsky, Paris, 1848, t. II, p. 290.

cette terre inconnue que j'appellerai : la Normandie américaine.

Avant d'y arriver, il fallait, en effet, passer par le Grœnland.

Les légendes répandues sur ce continent perdu dans une mer de brouillard, étaient faites pour décourager les navigateurs. On racontait des histoires étranges et effrayantes (1), dont Adam de Brême, au XIe siècle, se faisait encore l'écho.

« Au delà de Thylé, dit-il, on ne trouve plus de terres habitables. Un océan de glace, couvert de profondes ténèbres, gît à un jour de navigation de cette île. Récemment, Harold, prince des Normands, tenta d'explorer, avec quelques navires, les régions les plus septentrionales. Il vit les bornes du monde dissimulées par des ténèbres et faillit se perdre dans les profondeurs de l'abîme qui s'ouvrait devant lui. »

Mais dès 883, le fameux Eric-le-Rouge, en vrai Normand, n'avait pas reculé devant ces récits merveilleux qui répandaient la terreur dans les âmes pusillanimes. C'était un pirate entreprenant, un roi de la mer, un Viking doublé d'un brigand, car il avait été exilé d'Islande pour un meurtre. Faisant bon marché de sa vie, il ne respectait guère celle des autres. Mais puisqu'il fallait expier un crime, il voulut au moins tirer de l'expiation quelque utilité : sinon de la gloire, peut-être un certain profit.

Il se lança dans la direction des terres entrevues autrefois par des navigateurs. Il retrouva la côte orientale du Grœn-

(1) Th. Torfœus, *Gronlandia antiqua*, pp. 21 26.

land et débarqua à un endroit qu'il appela Midjokul, ce qui veut dire : montagne au milieu de la glace. Doublant le cap Farewell, Éric se fixa dans le fjord d'Igulikko, qu'il nomma Eriksford pour que fût perpétué, de la sorte, le souvenir de son exploit.

Le pays qu'il avait découvert présentait apparemment assez de ressources pour retenir les colons en quête d'un établissement favorable. Contre un long rocher qui devait en former l'une des parois, Éric commença la construction d'un bâtiment qui prit, bientôt, les dimensions d'une ville entière (1). Nous devons en conclure que le Grœnland d'alors répondait bien au nom que les Normands lui avaient donné de *Terre verte* et qu'il n'était pas encore la *Terre de désolation* (2) que devaient en faire les glaciers envahisseurs et destructeurs de toute vie active.

Ce fut à peu près vers cette époque que Bjarn, naviguant de Norvège en Islande, apprit qu'Éric s'était établi, avec ses compagnons, dans un pays situé à l'ouest. Il ne débarqua même pas et, malgré les craintes qu'on lui exprimait, il fit voile dans la direction qui a toujours attiré les peuples migrateurs : le *Far-West*.

Mais l'Océan sur lequel il naviguait n'avait jamais mieux

(1) *Mémoires de la société royale des antiquaires du Nord*, 1845-1849.

(2) *La terre de désolation*, par Isaac de Hayes, 1869, *in Tour du Monde*, t. XXVI, 652e livraison, p. 8.

justifié son renom de sauvagerie et de terreur. Un brouillard intense enveloppa le navire, une tempête le ballotta sur les flots sans que les marins pussent se rendre compte du chemin poursuivi. En réalité, dans leur course vers l'ouest, ils étaient poussés trop au sud et, au lieu d'atteindre les côtes du Grœnland, ils aperçurent bientôt, de loin, les côtes de pays nouveaux présentés à leurs regards effrayés comme une vision de rêve, terre promise dont ils purent deviner la grandeur, mais dont ils ne purent prendre possession. La tempête les rejeta vers le nord et, quand ils eurent rejoint le Grœnland, le récit qu'ils firent de leur voyage fantastique excita toutes les imaginations et toutes les convoitises. Éric reprocha à Bjarn de n'avoir pas jeté l'ancre sur ces rives mystérieuses qui promettaient des champs fertiles à exploiter et qui, pour certains, et d'après les circonstances rapportées, répondraient aux côtes de Terre-Neuve, de la Nouvelle-Écosse, et probablement, de la Nouvelle-Angleterre et du golfe du Maine (1).

Ce voyage accidenté, qui n'avait été qu'une course périlleuse au sein de la tempête déchaînée, devait tout de même porter ses fruits. L'exploit que Bjarn n'avait pu mener à bien, les enfants d'Éric le Rouge vont l'accomplir.

(1) Kohl, « A history of the discovery of the east of Maine ». 2e série, 1er vol. *The Documentary history of the State of Maine,* publié par la Maine historical Society, Portland, 1869, p. 63.

Rafn, *Mémoire sur la découverte de l'Amérique au* x*e siècle*, Copenhague, 1843.

Un de ses fils, Leif, était plus entreprenant que son frère, Thorstein. Physiquement, il réalisait un beau type de race normande : il était grand, de traits agréables, et son caractère hardi et rusé n'excluait ni la prudence ni la modération. Avec tous les Grœnlandais, il était hanté par les récits de Bjarn.

Ces pays aperçus un instant au sud-ouest et aussitôt perdus de vue, quels étaient-ils ?

On se le demandait maintenant avec cette curiosité quasi prophétique qui, au xve siècle, devait s'emparer de l'esprit de savants et de marins appartenant aux pays les plus opposés de l'Europe, tels que, pour ne citer que les plus célèbres, l'Italien Toscanelli, l'Allemand Béhaim, et, enfin, Christophe Colomb.

Sur le vaisseau même de Bjarn, Leif, avec 35 hommes, confia sa fortune à la direction des étoiles et aux caprices des flots.

Plus heureux que Bjarn, Leif vit bientôt une contrée d'un aspect désolé, pierreuse, couverte par des montagnes de glace. Il l'appela *Helluland* (terre pierreuse). Il y a tout lieu de croire que c'était Terre-Neuve (1).

Naviguant plus au sud, il mit le cap sur une terre « dont la côte est basse et forme des monticules de sable très blanc

(1) M. D'Avezac, *Brève et succincte introduction historique au bref récit et succincte narration de la navigation faite, en 1535 et 1536, par le capitaine Jacques Cartier, Paris 1863.*

derrière lesquels d'immenses forêts étalent des dômes de verdure remplis de chants d'oiseaux. Il l'appela « *Markland* » (Terre boisée). Et c'était, sans doute, notre Acadie, devenue la Nouvelle-Écosse des Anglo-Saxons.

Sans s'arrêter, il fit voile vers une péninsule dont la pointe correspond au cap Cod, à peu près dans les régions où, par une coïncidence étrange, devaient débarquer, au XVII[e] siècle, les Pères Pèlerins, quand ils cherchaient un refuge pour la foi puritaine persécutée en Angleterre. Ayant traversé le détroit qui sépare la terre ferme des îles Nantucket et Martha's Vineyard (1), Leif fit acte de possession, d'après les cérémonies prescrites. A coups de hache, il se fraya passage à travers les forêts, inspecta les rochers et, pour prouver qu'il comptait exploiter son nouveau domaine, il construisit de vastes bâtiments en planches, qu'il appela *Leifsbudir*, ou maison de Leif.

Le climat était doux, le bétail venait à merveille. Un jour, un des compagnons de Leif, un Allemand du nom de Tyrker, s'étant égaré dans les environs du campement, revint en déclarant qu'il avait découvert des vignes chargées de raisin (2). La surprise et la joie de Leif furent grandes et il fut si frappé des circonstances qui accompagnèrent cette découverte, qu'il donna au pays le nom de *Vinland* (Terre du Vin).

(1) Lettre de M. Fugl, du 20 janvier 1840, dans *Mémoires de la Société royale des antiquaires du Nord*, 1840-1843, p. 8.

(2) Th. Torfœus, *Historia Vinlandiae antiquae*.

Cette expédition, si heureusement menée et terminée, devait être complétée par celle de Thorwald. De retour au pays natal, Leif, porteur d'un riche butin, engagea son frère à visiter le Vinland, le bon Vinland.

Thorwald, désireux d'égaler la gloire fraternelle, s'embarqua et, d'après les indications qu'on lui donna, retrouva les baraquements de *Leifsbudir*, où il passa l'hiver. Les premiers occupants avaient facilité la tâche de leurs successeurs et, dès le printemps de 1003, Thorwald se mit en route vers le sud où il découvrit une belle contrée couverte de forêts, une mer parsemée d'îles qui s'étendait probablement jusqu'à Long-Island. Après avoir exploré les côtes septentrionales, il vint briser son navire contre un promontoire qu'il appela le cap de la Carène (Kjalama) ; en réalité, le cap Cod qui dresse, en effet, sa pointe, comme une carène semblant appeler et attirer à elle les navires en perdition sur ces côtes.

De là, remontant plus au nord-ouest, Thorwald débarqua au promontoire qui correspond au cap Alderton, dans une contrée si belle qu'il résolut de s'y établir. Mais le pays était déjà occupé en partie. Les Skreelings, ou Esquimaux, qui formaient alors une population beaucoup plus nombreuse et s'étendaient jusque dans les régions méridionales, se trouvèrent, un beau jour, en face des nouveaux venus. Ce fut la première rencontre de deux races d'une origine si différente. Quelques Esquimaux ayant été tués par les Normands, d'autres accoururent en

nombre suffisant pour les venger. Un combat mit aux prises les deux troupes.

Thorwald demanda à ses compagnons s'ils étaient blessés. Tous répondirent négativement. « Moi, je le suis, dit-il; la flèche que voilà m'est entrée sous l'aisselle après avoir rebondi sur mon bouclier. J'en mourrai. Je vous conseille de vous préparer à partir promptement et de me laisser sur ce promontoire où je voulais bâtir ma demeure. J'ai prophétisé mon sort, car je demeurerai là quelque temps. Vous m'inhumerez en cet endroit et vous placerez deux croix sur ma tombe, l'une à la tête et l'autre aux pieds, pour qu'à l'avenir le promontoire soit appelé *Krossanes* (Promontoire des Croix (1). »

A cette époque, le Grœnland était déjà chrétien et ce fut une double prise de possession des nouveaux pays, au nom de la religion et au prix d'une vie humaine.

Le troisième fils d'Éric, Thorstein, avait épousé Gudrida, « femme remarquable par sa beauté, par la dignité de sa personne, par sa prudence, son habileté, sa facilité dans l'art de converser avec les étrangers » ; il résolut d'aller chercher les cendres de son frère. L'expédition qu'il entreprit à cet

(1) Rafn, *Antiquitates americanae, sives scriptores septentrionales rerum ante-columbianarum in America.* Copenhague 1837.

Beauvois, *Découvertes des Scandinaves en Amérique, du* Xᵉ *au* XIIIᵉ *siècle.* Extrait n° 3 de l'année 1859 de la *Revue Orientale et Américaine.* Paris Challemel, 1859.

effet ne put dépasser le Grœnland, où une épidémie décima l'équipage et son chef.

Veuve, Gudrida se réfugia à Brattahilda, auprès de Leif, devenu le chef de la famille après la mort d'Eric. Là, elle fut aimée par Thorfinn Karlsefn, auquel on prédisait de grandes destinées Les grandes destinées des hommes de ce pays et de ce temps consistaient à découvrir des contrées nouvelles, au delà des mers. Vinland la Bonne voltigeait toujours, comme une région d'espoir et de rêve, dans l'imagination des marins. Y retourner, développer l'établissement inauguré par Leif et rapporter de nouvelles richesses, était leur plus ardent désir. Thorfinn s'embarqua avec soixante hommes auxquels il promit la moitié des bénéfices.

Les péripéties de tous ces voyages se ressemblent. Qu'il nous suffise de dire que, sous la direction de Thorfinn, les Normands, partant de l'Ériksfjord, furent portés au Nord, par la branche encore tiède du Gulf-Stream qui baigne la côte occidentale du Grœnland. Dans le détroit de Davis, ils cherchèrent l'endroit le plus propice pour passer à la terre de Baffin, mais descendirent bientôt vers le Sud, le long des côtes américaines et parvinrent, en vingt-quatre heures de navigation, au Helluland. Puis, ils reconnurent le Markland habité par des ours et descendirent jusqu'au Vinland. Thorfinn s'engagea dans une baie profonde qu'il nomma Stumrasfjord (baie des courants) qui répond, sans doute, à *Brozzard's Bay*, où le Gulf-Stream produit des courants très réguliers.

Les colons s'établirent dans ce pays dont le climat était doux, la végétation luxuriante et les eaux poissonneuses. A l'exemple de Leif, qui avait fondé Leifsbudir, Thorfinn créa un établissement du nom de *Thorfinnsbudir*. Ici, les mêmes aventures se présentent : lutte contre la nature, contre la disette et aussi, de nouveau, contre les Skreelings, lutte, au cours de laquelle, Gudrida, qui avait mis au monde un fils appelé Snorre, joua un rôle très courageux.

Mais quelles qu'aient été ces aventures et ces luttes, que les Normands, partis à la découverte des contrées occidentales, soient conduits par Leif, Thorwald, Thorfinn et Gudrida, ou bien par Freydisa, la sanguinaire, le point principal à retenir est celui-ci : au x[e] siècle et au commencement du xi[e] siècle, un continent a été découvert et colonisé par les Normands, un continent qui répond à une partie de l'Amérique du Nord et dont les destinées, un instant reliées à celles de l'Europe, en furent bientôt séparées et laissèrent tomber l'étrange aventure dans l'oubli.

*
* *

Les faits que nous venons de résumer sont connus; ils ne le sont peut-être pas assez. En tout cas, il est maintenant impossible d'en contester la véracité, car les sources où ont été puisés ces renseignements offrent tous les caractères de l'authenticité, à la condition, toutefois, de les interpréter

avec un esprit critique capable d'éviter les extrêmes.

La publication et les commentaires des Sagas, qui constituent un titre de gloire pour les savants scandinaves, ont permis d'accumuler des preuves à l'appui d'une thèse historique qui, malgré tout, à côté de la réalité, conserve encore une part de la légende.

A l'époque lointaine, en effet, où se passaient ces événements mémorables, la littérature normande-islandaise était tout orale. Il est permis de se demander si l'imagination n'y joue pas parfois un grand rôle. Ce n'est que vers le XIIIe siècle que les *Sagas* furent rédigées. Entre 1650 et 1715, ces vénérables parchemins furent transférés à Stockholm et à Copenhague. Dans leur nombre, on en trouva deux qui relatent les faits auxquels nous avons fait allusion. L'un est attribué à Hank Erlendsson qui mourut en 1334. L'autre remonte à la fin du XIIIe siècle.

Ces Sagas (1) dit-on, décrivent, avec la plus grande exactitude, la côte orientale de l'Amérique du Nord, ses produits et son climat, depuis la Nouvelle-Ecosse jusqu'à la Nouvelle-

(1) « Leurs auteurs, dit Gabriel Gravier, n'avançaient rien au hasard, ne suppléaient pas d'imagination à l'absence de documents certains. Leurs *Sagas* sont simples, claires, précises, purgées de ce merveilleux qui produit si souvent des doutes sur l'intelligence et la sincérité des chroniqueurs monastiques. »

Gabriel Gravier : *Découverte de l'Amérique par les Normands au* X^e *siècle*, Rouen, 1874.

Angleterre. Écrites plus de cent ans avant les découvertes de Christophe Colomb ou de Cabot, elles n'auraient pu répéter des affirmations émises longtemps après leur rédaction : leurs auteurs ne connaissaient que les traditions orales plus ou moins fidèlement transmises. On sait, au contraire, que Christophe Colomb fit un court séjour en Islande ; il est probable qu'il y consulta certains documents sur les voyages des Normands en Amérique et qu'il en a tiré quelques indications pour l'entreprise qu'il projetait.

Si les preuves en faveur de la découverte de l'Amérique par les Normands sont indéniables, il serait, par contre, téméraire de vouloir donner des détails trop précis sur les circonstances qui accompagnèrent cette découverte. Nous avons esquissé les grandes lignes de l'extraordinaire épopée et ce n'est qu'approximativement que l'on peut, semble-t-il, déterminer l'endroit où Leif, par exemple, a débarqué et qui ne dépasserait pas le 49e degré de latitude Sud (1), la place où Thorwald est mort, où Thorfinn a édifié sa maison. Cette imprécision, inévitable et relative, n'infirme en rien le fond de l'histoire. Le cadre matériel dans lequel elle se déroule n'est pas immuable : avec les siècles, les côtes d'un pays changent, les îles disparaissent, les rivières modifient le tracé de leur lit. Dans ces conditions, c'est avec une grande circonspection

(1) Reeves : *The finding of Wineland the Good.* The history of the Icelandic discovery of America : London, Oxford, University Press. 1890.

qu'il convient d'envisager certains objets qu'on a trouvés sur les côtes américaines et qui seraient, de nos jours, les témoins survivants de ces jours depuis si longtemps abolis.

Il s'agit d'abord d'un squelette entouré de vieilles armes, trouvé près de Fall River, dans lequel quelques historiens ont cru voir les restes de Thorwald et que Longfellow a chanté sous ce titre : *The skeleton in armor.* Cette trouvaille a donné lieu aux plus grandes controverses et aux plus passionnées discussions. On ne saurait, en l'état de la question, se décider, mais tout porte à croire que l'on se trouve en présence des restes d'un ancien chef indien d'une des nombreuses tribus habitant la Nouvelle-Angleterre. C'est, du moins, l'opinion de savants américains, au nombre desquels il faut compter M. Putnam (1).

Enfin, il existe près de Dighton, dans le Massachusetts, une pierre immense, un quartier de roc, qui contient des inscriptions pour la lecture desquelles on a fait preuve de beaucoup d'ingéniosité. Les caractères qu'on y déchiffre sont-ils phéniciens, hébreux, ou bien runiques? Quelques savants prétendent que Thorfinn a laissé cette attestation de son passage et de son séjour en Amérique (2), tandis que M. G.-C. Mason semble avoir victorieusement réfuté cette opinion (3).

(1) *Twentieth annual Report of the Peabody Museum,* vol. III, p. 543.
(2) *Scribner's magazine, 1879.*
(3) *Magazine of american History*, vol. III, p. 541.

Il en est de même d'une découverte récente : la pierre de Minnesota qui contiendrait aussi une inscription runique.

M. Henri Vignaud, (1) le savant Président de la Société des Américanistes de Paris, ne saurait admettre les conclusions de M. Haljov R. Haland, concernant une expédition de Goths et de Norvégiens en 1362, à laquelle cette inscription fait allusion; avec M. Nansen (2), il va jusqu'à élever des doutes sérieux sur la véracité de certaines Sagas qui donnent des détails circonstanciés sur les exploits que nous venons de résumer.

Nous ne saurions entrer dans le détail de ces discussions scientifiques qui dépassent de beaucoup les limites étroites de cette étude. Pour prendre parti, il serait nécessaire de se livrer à une vaste enquête (3). Si une semblable enquête s'impose, elle s'adresse, en somme, à des contingences dont l'intérêt est, certes, de premier ordre, mais qui n'augmentent que d'une faible mesure la gloire d'avoir découvert l'Amérique au xe siècle, gloire qui appartient, sans conteste, aux Normands, nos ancêtres, quel que soit d'ailleurs l'endroit où ils aient débarqué et quel que soit le temps qu'ils aient pu consacrer à une pareille colonisation.

(1) Henri Vignaud. *Les Expéditions des Scandinaves en Amérique devant la critique. Un nouveau faux document*. Extrait du *Journal de la Société des Américanistes de Paris*. Nouvelle série, Tome VII, 1910.

(2) Fridjof Nansen. — *Nebelheim. Entdeckung und Erforschung der nördlichen Länder und Meere*. Leipzig 1911 (1e volume.)

(3) Charles de la Roncière : *L'énigme du Vinland*, Paris, 1912. In : *Annales de Géographie*.

53-12. Saint-Germain-les-Corbeil. — Imp. F. LEROY.



